



LA HAINE

Si le procès des sorcières de Salem, qui s'est tenu en Amérique du Nord entre février 1692 et mai 1693, reste l'évènement le plus célèbre en matière de chasse aux sorcières, l'Europe a connu plusieurs périodes fastes entre 1560 et 1630.

1562 – sur les rives du Tarn, Lauragais, Occitanie

À travers le fin voile de protection de mes paupières, je peux deviner les ondulations que les hautes herbes séchées produisent en filtrant les rayons de soleil autour de moi. En sus de cette danse douceuse animée par le vent, les tiges rêches bruissent à mes oreilles, composant une mélodie naturelle qui m'invite à la contemplation.

Mameta¹ dit toujours que les yeux ne captent qu'une partie de ce qui est. Que l'on devrait tous les fermer de temps en temps pour apprendre à voir vraiment.

Allongée dans les herbes folles que le soleil d'été a brûlées, je ressens les palpitations de vie du hameau, au loin. À Tournemire, nous comptons à peine plus d'habitants que le château voisin ne recense de cochons dans

1. Grand-mère, en occitan.

ses étables. Malgré cela, la bourgade grouille d'activité. Je peux presque entendre le ronflement des pales des moulins dans lesquelles le vent s'engouffre pour broyer le pastel qui fera les teintures bleues chères aux nobliaux bien apprêtés.

Parfois, je me demande ce que serait ma vie si je n'avais pas eu Mameta pour me recueillir.

Un cri me fait bondir sur mes fesses, les sens aux aguets. Dans un réflexe humain, j'ai ouvert les yeux en espérant établir l'origine de l'appel. Bien sûr, la luminosité accrue de l'après-midi m'aveugle, si bien que je referme les paupières en me maudissant pour mon réflexe loin des conseils de ma grand-mère. Je n'ai que quelques secondes à attendre avant qu'un nouveau cri ne vienne briser la quiétude du repos fugace que j'avais espéré m'octroyer entre deux corvées.

Une fillette, j'ai l'impression. De mon âge, peut-être ? Je penche la tête en me concentrant intensément dans le but de localiser de façon plus précise l'endroit où se trouve la personne en détresse, mais je ne l'entends plus. Je dois attendre patiemment un nouveau cri.

Le vieux chemin qui mène à l'Agout². Je saute sur mes jambes et me dirige vers les braillements quatre à quatre. En temps normal, je devrais déjà être en route pour la chaumière. J'ai encore des herbes à mettre au séchoir, du grain à passer au pilon, un panier à tresser... Tout ça, après la livraison des ballotins excédentaires de pastel au moulin de Brassac et celle de tisane d'armoise et d'huile de pépins de raisin au dispensaire. J'apprends beaucoup avec ma grand-mère. Surtout la résilience.

Si l'excuse alambiquée de mon apprentissage à la « vue »,

2. Cours d'eau confluent du Tarn.

la vraie, pourrait faire sourire Mameta, un manquement à mes corvées effacerait rapidement toute trace de bonne humeur sur son visage parcheminé. Il y a longtemps qu'elle n'utilise plus le bâton pour activer ma mémoire, cependant, je n'aime pas la décevoir.

Au hameau, les gens craignent Agripine Bourgeois, ma grand-mère. Celle qu'ils appellent « la faiseuse ». Elle n'a rien d'effrayant, pourtant. C'est une petite femme à la peau burinée par le travail au soleil et à la taille affinée par un appétit de moineau. Elle ne hausse jamais le ton. Elle n'en a pas besoin, puisque lorsqu'elle parle, tout le monde se tait d'instinct pour l'écouter. Ce phénomène m'a longtemps intriguée, et puis un jour, j'en ai percé le mystère. Si chacun boit les paroles d'Agripine, c'est parce qu'elle sait de quoi elle parle, tout simplement. Quand elle n'a pas de réponse à une question, elle garde le silence.

Plus j'avance, plus les cris me glacent le sang. Ils se sont rapprochés et transformés en interjections courtes et paniquées.

— Non ! Laissez-moi ! Je n'ai rien fait de mal ! Je le jure ! Non !

Je me fige en apercevant de hautes silhouettes sur le chemin tourmenté d'ornières, que j'ai moi-même évité dans un effort de discrétion. Des hommes armés de gourdins. Ce ne sont pas des soldats, seulement des villageois. Cependant, la rage qui émane d'eux me fait froid dans le dos. Plus loin, je découvre enfin celle dont les hurlements ressemblent maintenant à ceux d'un animal blessé, et pour cause, puisqu'elle tient l'un de ses bras, ensanglanté. C'est une jeune femme, pas une enfant. Qu'est-ce qu'une gamine de mon âge pourrait bien faire contre trois adultes alors qu'elle est déjà démunie ? Rien. Je sens des larmes perler aux coins de mes yeux. Je vais devoir l'abandonner

à son sort. Mes tripes se rebellent, mais même elles savent que si je m'extirpe des fourrés, tout ce que je vais réussir à faire, c'est m'attirer des ennuis.

— Laissez-moi ! Par pitié ! Je n'ai rien fait, je le jure !

— Tais-toi ! Sorcière !

À ce dernier mot, la culpabilité qui m'étreignait s'efface en un battement de cils et j'opère un retour en arrière instantané, tâchant de ne plus penser à la scène maintenant dans mon dos. Mon cœur s'est mis à tambouriner dans ma poitrine, assez fort pour que je ne perçoive plus que lui.

J'ai déjà entendu ce mot : « sorcière ». Quand les hommes sont en colère, qu'ils ne comprennent pas ce qui leur arrive ou qu'ils ne parviennent pas à y faire face, ils l'utilisent telle une carte à jouer pour faire pencher le jeu en leur faveur.

Accuser quelqu'un de pratiquer la sorcellerie, c'est le meilleur moyen d'expliquer l'inexplicable, d'accepter l'inacceptable, de détourner le flux de haine, et surtout, de condamner une innocente.

Je cours sans me souvenir à quel moment j'ai commencé à le faire. Les cris derrière moi sont devenus des gémissements, mais je ne les entends plus qu'en fond de mes pensées affolées.

Le protocole.

Mameta a toujours de grands mots pour tout. Elle organise ses idées comme on range une boîte à couture. Des petits coffres pour les projets humbles à ne pas égarer, de plus grands pour les plus complexes. Des enveloppes pour les chutes de réflexion, et enfin, un compartiment de réserve, pour les imprévus. Avant d'être une paysanne, Mameta était une noble femme, éduquée pour être bien mariée, pas pour battre la campagne avec ses onguents.

Le protocole, comme elle me l'a fait répéter à de nombreuses reprises, est ancré en moi. Chacune de ses étapes est affichée dans mon esprit et m'appelle avec une ardeur vitale.

Quand j'arrive à la mesure, en ayant pris soin de longer de loin le hameau pour éviter les mauvaises rencontres, je hoquette en voyant des hommes apparaître au bout du chemin. Ils viennent déjà ravager la maison. Je me mords la lèvre. Jusqu'à encore une seconde, je conservais l'espoir fou que Mameta ne soit pas inquiétée par la partie de chasse en cours.

Je me rue à l'intérieur aussi vite que possible.

Dans la pièce unique, je n'accorde aucune attention à la décoration rustique, au mobilier sommaire mais solide, à l'âtre qui m'a nourrie et réchauffée durant tant d'années. J'ouvre la commode antique, seul vestige de l'ancienne vie de ma grand-mère. À l'intérieur, je m'empare des manuels et grimoires collectés durant sa vie entière. Il ne me faut pas beaucoup de temps pour tous les sortir du ventre rond du meuble patiné par l'âge.

Comme prescrit par Mameta, je ne cherche pas à m'enfuir avec eux. Au lieu de ça, je vide un vieux sac de jute que nous faisons mine d'utiliser pour les livraisons alors qu'en réalité, il traîne ici pour une mission précise. *J'aurais tellement aimé qu'il ne serve jamais.* Je l'ouvre en grand et y fourre les livres sans ménagement. Je n'ai pas le temps de leur témoigner le respect habituel. Ils sont en danger. Et moi aussi. Je tire deux des larges lattes du plancher afin de révéler un puits étrange creusé sous la maison.

Face au trou béant et sombre, je prends une seconde pour réfléchir. Normalement, le protocole veut que je saute dans la cavité avec le bien le plus précieux de ce

foyer : son savoir. Normalement, le plan de Mameta veut que je ne prenne aucun risque, que je survive afin que lui aussi, perdue à travers moi. Normalement, je dois accepter qu'elle ne soit plus là, et ne pas me retourner. « Normalement », mais il n'y a rien de normal là-dedans.

Dehors, j'entends les voix des hommes qui s'approchent. Ils seront à l'intérieur d'un instant à l'autre. J'inspire un grand coup pour me donner le courage de défier Mameta, et prends ma décision.

Je saisis le bout de corde que je me félicite d'avoir posé là quelques mois plus tôt et l'attache au sac. Je lâche le tout dans la cavité, replace les morceaux de parquet en prenant soin de les coincer assez pour que la planque ne soit pas découverte, puis je détale par l'arrière. La fenêtre est minuscule, mais je le suis encore plus.

Quand j'atterris au milieu des plants de basilic et de romarin qui ont occupé quelques heures de ma vie en entretien, la porte de la mesure claque sous les coups des villageois. Je ne jette pas un regard en arrière. Je n'hésite pas une seconde. Je me fonds déjà dans le petit bois qui jouxte la chaumière où j'ai grandi, et que je vais sûrement devoir fuir à tout jamais.

À seulement cinquante pas sous les arbres courts, après l'espace potager de Mameta, je bifurque sur ma droite pour contourner un monticule rocheux. De l'autre côté de celui-ci, je dégage le lierre encombrant avec frénésie. Mon cœur bat trop vite, trop fort, il me déconcentre. *Et s'ils m'avaient vue ?* Ma respiration n'est pas assurée, elle est encore plus agitée que moi. Il faut que je me reprenne. J'ai posé ce mécanisme. Je l'ai vérifié régulièrement. Il ne peut pas avoir disparu.

J'expire longuement en fermant les yeux dans le but de me reprendre. Ça ne fonctionne pas, mais au moins,

le tremblement de mes mains s'atténue un peu. Je fouille encore le lierre et, enfin, la rugosité de la corde rencontre la pulpe de mes doigts. Je souffle de soulagement. J'attrape le câble et m'apprête à le tirer avant de me figer. *Et s'ils entendaient le mouvement des livres, sous la maison ?* J'ignore s'ils sont toujours à l'intérieur, s'ils y sont calmes ou s'ils détruisent tout. En théorie, le sac est en sécurité. La cavité est prévue pour que j'y survive en cas d'incendie. Il devrait être à l'abri même si je ne le hisse pas tout de suite... Je replace la corde sous la végétation, puis la ressorts, et la cache à nouveau. Je ne sais pas quoi faire ! Je n'ai que onze ans ! Comment je saurais quoi faire ?!

Je prends ma tête entre mes mains pour l'immobiliser. *Calme-toi, Aza, fais comme Mameta, réfléchis !* Tirer le sac de jute maintenant est trop risqué. Le bruit pourrait faire repérer les manuels dont je suis la gardienne, et trahir ma position par la même occasion. Je vérifie donc que le cordage soit bien impossible à débusquer, et je me mets à courir à toutes jambes.

Où peut bien être Mameta ? C'est mercredi aujourd'hui, donc en toute logique, après les corvées du matin et la visite des patients du dispensaire, elle a dû aller en tournée dans les villages. Chaque jour, à l'aube, elle passe en revue pour moi chez qui elle doit se rendre.

Le protocole.

J'écoute toujours d'une oreille attentive mais parfois, je me mélange un peu dans les noms de tous ces gens qui n'ont cure de mon existence d'orpheline.

Un vêlage difficile à la ferme des Leroux, du côté de la Caulié. Une mauvaise toux chez l'un des enfants Pelletier, aux Fargues. Un bruit bizarre dans la grange des Robert. Je m'arrête dans ma course alors que mes pensées, elles,

galopent de plus en plus vite. *Un bruit bizarre ? Ils ont appelé Mameta pour un bruit bizarre ? Elle n'a pas pu tomber dans un traquenard aussi grossier !*

Le problème, avec ma grand-mère, c'est que même quand elle sait aller au-devant d'ennuis, elle ne peut reculer, elle doit aider son prochain. C'est assez cocasse, quand on sait qu'elle n'est pas religieuse.

Face à moi, la petite butte que j'espérais voir apparaître depuis un moment m'intimide tout à coup ; je la gravis lentement, le cœur battant. À son sommet, je pourrai avoir une vue d'ensemble sur le hameau et les environs. C'est notre « point de mire », comme nous l'appelons. Les mots calmes de Mameta résonnent dans ma tête avec la douceur d'une comptine : « Quand une situation est trop compliquée pour être démêlée, il faut prendre du recul, ou de la hauteur. »

— Elle n'est pas encore morte ! espéré-je entre mes dents pour repousser la mélancolie qui m'assaille déjà.

Un dernier pas sur la pente raide, et la plaine m'apparaît. Depuis les rives de l'Agout jusqu'aux bois qui précèdent Castres, les rayons du soleil jouent sur la nature verdoyante comme si tout allait pour le mieux. Comme si ma vie ne se délitait pas sous mes yeux. Le ruisseau des Gourgs, les chemins qui relient les hameaux. Les moulins « bleus » dont les bras tournent avec la nonchalance des anciens qui regardent passer les âges.

Mon souffle s'étiole, ma vue se brouille. D'instinct, mon regard s'est posé en priorité vers le sud-ouest, là où se trouve la ferme des Robert. Boniface Robert, le plus bruyant des redresseurs de torts catholiques du comté de Castres. Un frisson glacial court le long de mon échine, directement sur les gouttes de transpiration que la chaleur étouffante y a pourtant installées.

Après les massacres de cette année, tout le monde est sur le pied de guerre. En mars, le duc de Guise a tout bonnement exécuté les « hérétiques » de Wassy. Il a été acclamé par tout Versailles, pour ça ! Il semble que la barbarie et l'assassinat de masse soient dans l'air du temps... L'intégralité des territoires de France se résume à un vaste champ de bataille. Encore plus ici, dans le bastion albigeois. Avec ce foutu protestantisme, les esprits sont échauffés, et chacun veut prouver combien il a raison, dans ce débat dont le sens m'échappe. Une seule chose met tout le monde d'accord : les sorcières à éliminer. Je me crispe.

Dans la courette qui fait face à la longère composant le corps de ferme de Boniface Robert, un attroupement s'est formé autour d'une silhouette menue. D'aussi loin, je ne peux identifier personne, malgré tout, mon estomac se noue. D'autant plus que les hommes qui sont réunis là semblent brandir des fourches ou des pelles. Ils sont agités.

Je m'esquinte les yeux à essayer de déchiffrer la scène, mais mon instinct sait déjà. La femme ne bouge pas. Elle reste calme pour toute réponse à l'agressivité ambiante. Il n'y a pas de doute : une seule personne est assez téméraire à ma connaissance pour ne pas montrer la moindre réaction alors qu'elle se trouve dans une situation aussi périlleuse. Je me mets à courir. Combien de perches³ pour rejoindre la ferme ?

J'ai du mal à respirer. Je sens mes poumons brûler de l'intérieur tant je les sollicite. Encore un effort. Encore un minuscule sous-bois à passer, une ferme

3. La toise, la perche, la perche-du-roi, la perche d'arpent et bien d'autres étaient des unités de longueur en vigueur avant que le système métrique ne soit adopté. Une perche équivalait à trois mètres.

à traverser. Je sens mes pieds frotter dans mes souliers soudain trop serrés alors même que leur cuir a été attendri depuis longtemps par mes pérégrinations de travailleuse. Quelque chose me dit que le liquide qui colle à l'intérieur de mes bottines est certainement le sang de cloques qui y ont explosé.

J'arrive enfin à l'orée du bois, mais le brouhaha de l'atroupement m'arrête net. Je pantelle un instant, étourdie par les battements emballés de mon cœur. Personne ne me remarque jamais. Personne ne prête attention à moi. Je n'attire pas les regards, avec ma mine pâle, mon physique malingre et mes cheveux noirs. Toutefois, aujourd'hui, il suffirait qu'un seul témoin fasse le lien entre Mameta et moi pour que je sois traînée à ses pieds et battue sous ses yeux, simplement pour le plaisir de voir son armure d'indifférence se craqueler.

— Tu fais moins la fière là, hein, la bourgeoise !

Les insultes qui pleuvent à quelques pas après les derniers chênes m'emplissent de haine autant qu'elles me gonflent d'espoir. Si on la vilipende toujours, c'est qu'elle est vivante.

Prise d'une inspiration subite, je fais quelques pas en arrière à la recherche d'une branche basse à laquelle m'accrocher. Je n'ai jamais eu personne avec qui jouer, et j'ai passé beaucoup de temps dehors, si bien que grimper aux arbres est vite devenu l'une de mes activités de prédilection.

Je me hisse sans difficulté sur la prise que j'ai repérée, faisant basculer mon bassin sur sa voisine après avoir opéré un mouvement de balancier un peu moins maîtrisé que de coutume. Je suis pressée, et pas sereine. Quand je passe à l'étape suivante, soit la poussée sur mes jambes stabilisées afin d'atteindre le niveau supérieur, je manque

de peu de lâcher ma prise, surprise par la brûlure de mes muscles endoloris lors de ma course folle. Mes joues sont rougies et échauffées par la peur que je viens de me faire toute seule, mais je me reprends aussitôt et poursuis mon ascension. J'ai fait ça toute ma vie.

Quand j'atteins le point culminant capable de supporter mon poids, la vue qui s'offre à moi me coupe la respiration. L'espace d'un instant, je suis bien incapable de décrypter ce que mes yeux me rapportent.

Dans la cour de la ferme, Boniface Robert est aussi rougeaud que moi, mais pas pour les mêmes raisons. Sur ses terres, les hommes qui se sont amassés sont si remon-tés qu'ils l'ont bousculé dans un coin, où il repousse lui-même son épouse et leurs bambins dans l'espoir de leur épargner le spectacle. À l'entrée de la grange, un échalas dont le visage fuselé est affublé d'un chapeau miteux crie des ordres à d'autres types occupés à faire passer une corde par-delà la poutre centrale du bâtiment. Sous le linteau, bien au cœur du chahut, la petite femme qui se tient droite regarde le ciel, comme si elle attendait la pluie d'une minute à l'autre.

— Mameta... ahané-je, tremblante.

Ça ne peut pas être en train d'arriver. Ils ne peuvent pas décider d'ôter la vie de l'une des femmes du hameau sans la moindre raison. Encore moins celle de Mameta ! Elle l'a passée à servir les autres. *Je dois trouver le bailli⁴ pour lui faire arrêter ça !* En aurai-je seulement le temps ? Bien sûr que non.

— Haut et court ! crie quelqu'un.

— C'est tout ce qu'elle mérite !

— Pas de clémence pour les sorcières !

4. Agent du roi à la tête d'un baillage. L'autorité du secteur.

— La veuve⁵ pour les hérétiques !

Mes yeux s'emplissent de larmes alors que mes lèvres se mettent à clapoter contre ma volonté, comme si elles étaient soumises à un grand vent qui ne se serait levé que pour elles.

L'un des hommes dans la grange traîne un tonneau de bois pour le placer devant ma grand-mère, toujours aussi calme.

— Monte là-dessus, sorcière.

— Attends ! intervient le grand maigre. Passe-lui d'abord la corde.

Ma vue se brouille de nouveau, mon cœur ne sait plus trop où il en est dans sa symphonie, mes doigts s'emmêlent, mes pensées s'évanouissent les unes après les autres. Je ne peux pas accepter. Je ne peux pas.

Je dégringole de l'arbre, branche après branche. Je dois empêcher ça, par n'importe quel moyen. Une idée germe dans mon esprit. S'ils ont si peur des sorcières, pourquoi ne pas leur en donner pour leur argent ? Bien sûr, c'est leur ignorance qui leur fait croire que ma grand-mère est une praticienne de l'occulte. Tout ce qu'elle fait, en réalité, c'est utiliser ses connaissances pour influencer le cours des choses. Cela dit, s'ils sont assez bêtes pour croire à des sornettes, pourquoi ne pas utiliser cela contre eux ?

Quand mon pied quitte l'écorce de l'arbre, je n'ai pas encore trouvé le moyen d'effrayer la petite foule de badauds en manque de violence. Je pourrais pousser des cris, mettre le feu ? Proférer des menaces ?

Une main me saisit alors que j'avance d'un pas décidé sans vraiment savoir ce que je fais. Je sursaute si bruta-

5. Expression qui désigne la potence.

lement que j'ai l'impression de me déplacer un os dans la manœuvre.

Le regard gris qui me fait face me rassure aussi vite que l'intrusion m'avait affolée. *Le fou*. Je n'ai jamais su son véritable nom, mais l'individu ne m'est pas inconnu. C'est en fait l'un des rares amis de ma grand-mère. Un érudit rejeté, à ce qu'il me semble, comme elle. Un noble tombé en disgrâce, peut-être ? Une ombre dans le paysage. Comme moi.

— Oublie, dit-il.

Je fronce les sourcils.

— Quoi que tu aies prévu de faire, oublie, précise-t-il. Ils te tueront.

Mes poings se serrent, formant deux minuscules appendices pas plus impressionnants que des oranges qui auraient manqué d'eau pour se développer correctement. Je prends alors conscience de l'étendue de mon impuissance. Dans la cour des Robert, une quarantaine d'hommes, tous animés de ressentiment, s'encouragent les uns les autres sur le chemin d'une haine absurde et meurtrière.

— Pourquoi vous ne faites rien, vous ? grincé-je en connaissant déjà la réponse.

Le vieil homme est rachitique, tout tordu, et surtout, méprisé par la communauté. Rien de ce qu'il pourrait dire n'aurait la moindre chance d'aider ma grand-mère. Ce serait même plutôt le contraire. Ma gorge est sèche.

Au loin, je vois la corde se tendre. *Non !* Je me jette en avant dans l'intention de fendre le groupe en les maudissant pour leur cruauté, mais le fou me retient à nouveau.

— Tu ne dois pas y aller. Elle ne voudrait pas. Elle est prête à mourir, mais pas à te voir passer de vie à trépas.

Les larmes coulent sur mes joues, dans mon cou, jusque sur mes avant-bras qui se débattent dans ceux de l'inconnu. Soudain, la voix claire de Mameta m'impose le silence et gèle tous les muscles de mon corps dans une crampe provoquée par un regain d'espoir candide. J'avais cru qu'ils l'avaient déjà pendue, mais ils avaient seulement testé la résistance du dispositif.

— C'est votre peur qui me condamne, déclare-t-elle. Vous savez très bien que mes pratiques ne sont que curatives. Combien de membres de vos familles j'ai soignés ? Combien de vos bêtes j'ai sauvées ?

Les hommes la huent. Ils écument de rage. Elle lève à nouveau les yeux au ciel, et je remarque les nuages noirs qui s'y sont amoncelés en l'espace de quelques minutes seulement. L'air s'est alourdi, un orage soudain se prépare, comme souvent à cette période.

— Vous qui croyez en Dieu, dit-elle en désignant la tempête en approche, croyez-vous que cela ressemble à son approbation ?

Une rumeur parcourt le groupe. Ils ont un instant de doute. Elle a eu la même idée que moi : tenter le tout pour le tout et entrer dans leur jeu. Par chance, le climat capricieux de cet été bien étrange se fait son complice.

— Sorcellerie ! crie le potier sur un ton mal assuré.

Comme pour lui donner raison, un éclair fend le ciel, et son rugissement provoque l'envolée d'un groupe entier de corneilles jusque-là tapi à la cime de l'unique arbre de la ferme. Les volatiles ténébreux s'étirent alors au-dessus de la grange avant de s'engouffrer dans le bois à l'orée duquel je me tiens. Puisque tout le monde a suivi le mouvement des oiseaux de mauvais augure du regard, le fou m'attire dans l'ombre du chêne en une seconde.

Il plaque sa grande main osseuse sur ma bouche, et je suis sidérée de constater que malgré les apparences, sa poigne est forte et déterminée. Contrairement à moi, il ne tremble pas.

— Elle va nous jeter un sort ! panique quelqu'un.

— Ne la laissez pas faire !

— Arrêtez-la ! crie-t-on de toutes parts.

— Dépêchez-vous de la pendre, bon sang !

Je me débats, aux abois.

— Soit ! répond Mameta, finalement gagnée par la peur. Puisque c'est ce que vous voulez ! Soyez tous maudits ! Que votre participation à ce crime fasse de chacun de vous l'esclave de sa peur, et de son ignorance ! Que vous ne trouviez jamais la paix de l'âme ! Que les corneilles vous pourchassent et vous rendent la souffrance que vous avez choisi d'infliger !

Le vieil homme qui me retient se raidit. Son regard se voile de tristesse. Il pensait certainement qu'elle ne faillirait pas, qu'elle resterait inébranlable même dans la mort. Mameta a beau être un roc, elle reste un être humain. Partir de cette façon n'était pas dans ses plans, et je peux voir dans ses yeux le dépit qui l'anime, entendre dans les trémolos de sa voix combien elle n'est pas prête. Elle sait qu'à partir de maintenant, ma vie ne sera plus jamais une balade dans les herbes séchées, la tête remplie de réflexions existentielles étranges et le visage animé de sourires enfantins.

— Pendez-la !

L'atroupement s'agite jusqu'à devenir une houle dangereuse. Les villageois se bousculent les uns les autres. Des bourrades fusent. Et puis, un coup de pied furieux renverse le tonneau.

Je voudrais pouvoir fermer les yeux, mais je n'y parviens pas. Le protocole ne précise pas la conduite à tenir dans ce cas de figure... La gigue absurde qu'effectue ma grand-mère sous l'impulsion de la douleur et celle de la panique m'hypnotise autant qu'elle me ravage l'esprit.

Aujourd'hui, la haine a tué ma grand-mère et mis mes rêves à feu et à sang.